



18h -
Les meubles
Replongent dans le
silence, le temps d'une
nuit. Seuls les plus petits
ont été emportés -
Les autres seront démontés
dès demain pour être livrés.

Vivre Enfermé



exclusion renvoie par son étymologie à l'idée d'enfermement : dans le cercle protecteur de la communauté, le compagnon bénéficie d'une prise en charge sécurisante, lui laissant le temps de se retrouver, de se découvrir. Isolé d'une vie extérieure mouvementée, menaçante, protégé des rejets multiples d'une société qui l'ont conduit en ses marges (perte du travail, des liens familiaux ou amicaux, de la santé, de la liberté...), l'arrivant doit s'adapter, prendre ses marques à l'intérieur d'un espace circonscrit aux deux lieux de vie : la ferme et le bric.

Toute sortie doit être motivée (visite médicale, course particulière) et signalée à l'un des responsables. Les week-ends doivent être programmés plusieurs jours avant. Chaque compagnon qui "sort" doit préciser la somme qu'il désire retirer de son pécule. Sous le motif d'une préservation de chacun et d'une équité entre tous, les contacts avec l'extérieur sont donc limités et contrôlés. L'arrêt matinal au tabac du coin, afin de faire le plein de clopes, de journaux et de jeux à gratter, constitue l'unique contact avec le monde extérieur pour les compagnons qui n'ont pas la chance ou la condition physique de faire les ramasses.

Interdiction de sortie institutionnellement légitimée par le souci de préservation de la communauté et de protection du compagnon envers lui-même, que la présidente évoque en ces termes : "Dans un premier temps on doit les protéger de leurs propres démons. Tout ce qu'on peut leur proposer en échange, c'est un lit, du boulot, de la dignité".



La Chapelle

Plus grande que n'importe laquelle des chambres, la pièce reste déserte. "On n'y va jamais, mais on aime bien savoir qu'elle est là."



Sylvain se charge de verrouiller la grille chaque fois qu'un véhicule entre ou sort de la ferme. Lui ne part jamais - Pour aller où ?





uiconque désire “tenir” doit se préserver un espace de liberté, malgré la surveillance imposée par l’institution. Tout nouveau compagnon est contraint de passer les premières semaines dans une chambre collective, sorte de sas de décompression entre l’extérieur et l’intérieur. Un test pour mesurer ses capacités d’adaptation à la vie en communauté, passage obligé pour accéder à l’intimité d’une chambre individuelle. La principale

stratégie consiste en un repli sur soi : la journée de travail achevée, nombre de compagnons s’isolent dans leurs chambres pour ne réapparaître qu’à l’heure du repas, lequel est généralement expédié en moins d’un quart d’heure. Seul objectif, le lot commun de tous les compagnons : durer. Ne pas craquer, malgré la soifitude, le renoncement aux plaisirs, l’absence de loisirs et de véritable projet de vie. Reste la télé.



Didier devant un match de l'O.M.
LES MURS SONT ESTURÉS DE CRÉATURES EN PAPIER HÉLÈNE



ne volonté d’isolement particulièrement sensible chez les plus anciens des compagnons. Akwasi manifeste chaque soir cette politique de préservation par le retranchement en soupant une heure après tous les autres, en tête-à-tête avec le cuisinier. Le repas a pour lui quelque chose de sacré, et il ne supporte pas de les voir tous engouffrer leur assiette avec précipitation. Il ajoute qu’il a dû “rentrer en lui-même, couper les ponts et oublier d’où il venait pour tenir”. L’isolement se poursuit

après le repas, la salle télé est délaissée au profit des télé individuelles, les programmes n’étant commentés que le lendemain matin autour du café. Quinquagénaires pour la plupart, les Compagnons se sont résignés quant à leur insertion dans la société dite “normale”. Ils s’inscrivent dès lors dans une politique d’installation, cherchant à s’aménager la vie la plus confortable possible. Les plus anciens se hasardent même à défier l’autorité, se targuant de ne pas craindre de “dire à la Comtesse ses quatre vérités”.

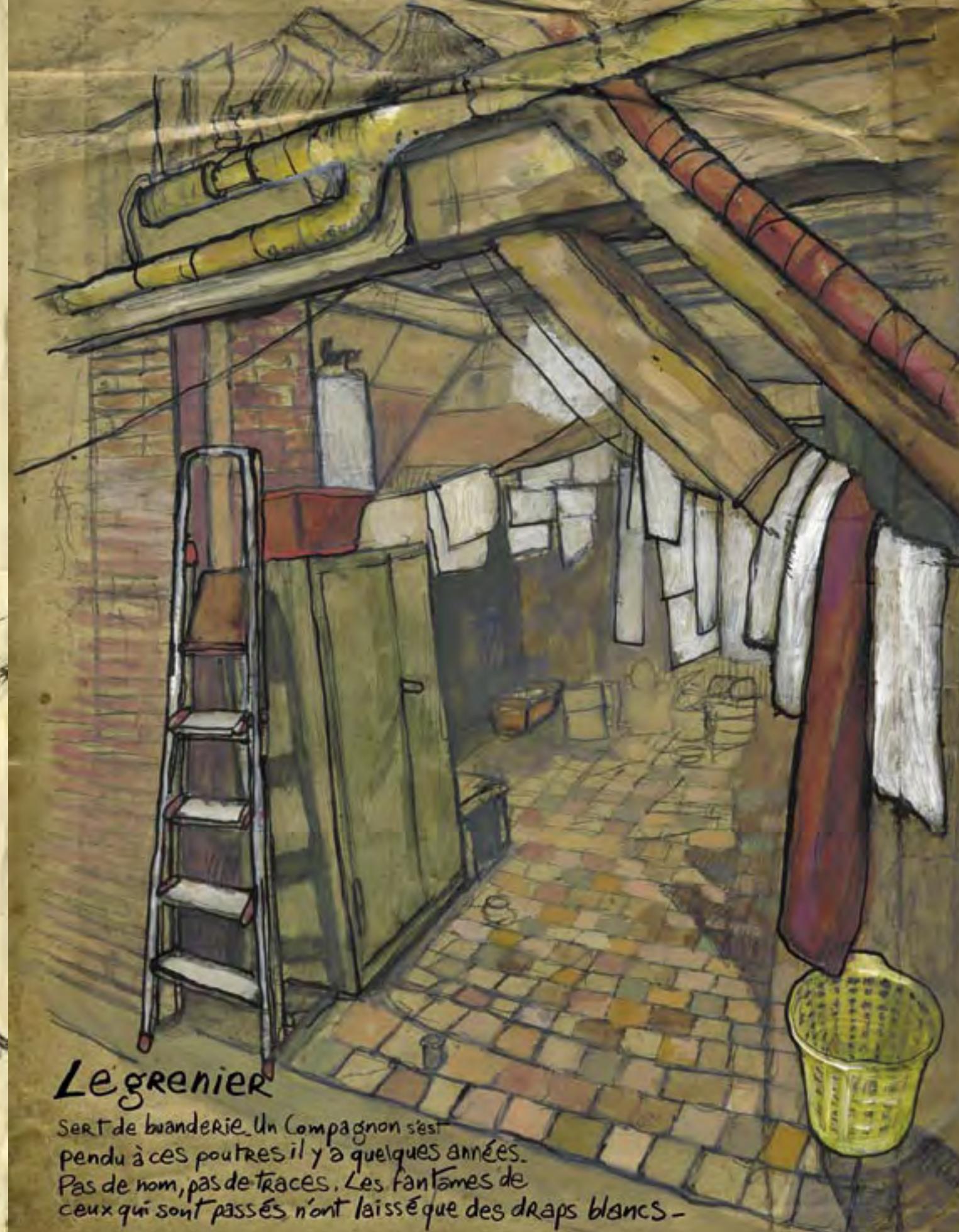




objectif avoué de cette vie de labeur et de privations : remettre des hommes sur pieds par la revalorisation de marchandises. Réemployer, remobiliser, réapprendre à respecter des horaires, des rythmes, des consignes. Le matin de mon premier jour ici mon réveil n'a pas fonctionné. On tambourine à ma porte, le dernier camion m'attend pour partir, mais on me prévient que "c'est la dernière fois". Tout manquement au règlement étant sanctionné d'une ou plusieurs semaines de vaisselle, corvée profitable à tous les membres de la communauté, chacun a intérêt à révéler les écarts de conduite du voisin. Ce système disciplinaire, basé sur un principe de punitions et de récompenses, est le même que celui que l'on applique dans les prisons, à l'armée ou à l'école.

Le jour suivant, le morne petit-déjeuner est égayé par le sacrifice d'un vêtement trouvé dans la salle de bain. "Ça leur apprendra à laisser traîner leurs affaires", jubile Didier

en lacérant le morceau de tissu. Lorsqu'il est de vaisselle, ce spécialiste du nettoyage par le vide éjecte par la fenêtre les couteaux oubliés dans les assiettes -une règle obscure veut en effet que chaque compagnon conserve son couteau et son verre, tandis que fourchettes et assiettes sont communes à tous. Il me tend les lambeaux de coton en disant qu'ils me serviront de chiffons pour mes pinceaux. Ce n'est qu'alors que je reconnais ma chemise, et que je réalise qu'aux Compagnons la moindre distraction se paie cash. Akwasi profite de l'anecdote pour rappeler fièrement qu'un jour il a condamné un compagnon à une année entière de plonge. La négligence ou la paresse au travail peuvent aussi entraîner la rétrogradation vers une activité plus pénible (déchetterie ou ferraille). Quant aux graves écarts de conduite, désobéissance, insubordination, ébriété, ils se paient d'une interdiction de sortie de quelques mois, ou au contraire d'une exclusion, une "mise à pied" disent les responsables, pouvant durer plusieurs semaines.



Le grenier

Sert de buanderie. Un Compagnon s'est pendu à ces poutres il y a quelques années. Pas de nom, pas de traces. Les fantômes de ceux qui sont passés n'ont laissé que des draps blancs.



Mercredi 14 avril

"Si t'es pas un glé, t'es pas un vrai compagnon"
- Les gens y croient qu'on est à leur disposition"
"C'ui-là il tiendra pas longtemps"
- T'es vu l'état dans lequel il est encore rentré!"

"Compagnon, c'est pas un boulot,
sinon on aurait une paie!"



40 29 53 3 28 4
L'homme
mouillé
mouillé
L'homme
mouillé
mouillé



Vendredi 30 avril



un rippeur qui se plaint de la cadence effrénée des ramasses, le préposé aux chiffons réplique que “les chauffeurs au moins ils voient du pays, pas comme ceux qui restent là à suer dans cette boîte à sardines”. Sa carapace en tôle rend en effet l’entrepôt particulièrement sensible aux variations climatiques. À l’approche des vacances d’été la tension monte en même temps que le mercure. “Les gars commencent à flipper : deux mois d’hôtel, plus la bouffe, les fringues, ils vont en baver. On se rend pas compte parce qu’aux Compagnons on n’est pas libre, mais on a tout”



8h - Arrêt au P.M.U pour se ravitailler en clopes et jeux à gratter -
Unique contact de la journée avec le monde extérieur -



7h30 - encore 15 minutes
avant le départ mais le minibus
est déjà bondé -



Quatre des vingt compagnons passeront leurs congés à la ferme. Enfermés, parce qu'ils n'ont nulle part où aller, ou qu'ils sont trop angoissés à l'idée d'affronter de longues journées de solitude, un périlleux retour à l'autonomie. Certains s'imaginent des destinations lointaines, le périple s'achève pourtant sur les bancs de la gare de Chartres. La perte du cadre sécurisant renvoie sans transition ni préparation à ses propres prisons. Pour d'autres l'errance est chronique. “Un compagnon auquel je demandais de rester pour ne pas qu'il passe l'hiver dehors, se souvient la Présidente, m'a répliqué que la seule chose que je ne pouvais pas lui retirer, c'est sa liberté”.

Le principal argument des responsables pour justifier cette réclusion, c'est que chacun est là par choix : il est en effet possible de quitter la communauté à tout moment (un droit par ailleurs régulièrement mis en pratique par ceux qui disparaissent un jour sans crier gare, mystérieusement rappelés par la route). Il convient toutefois de s'interroger

sur le bien-fondé de ce choix, à la base du contrat scellé entre le compagnon et la communauté. “On n'est pas à l'armée, on n'est pas chez les moines... pourtant il y a ici trente hommes qui vivent seuls, entre eux, et ça fonctionne”, s'émerveillait la présidente lors de notre première rencontre.

C'est vrai, ça fonctionne. Malgré les silences, les échecs, les violences. Mais si l'intégration d'un régiment ou un séminaire procède d'un choix personnel, d'une intime conviction portée à maturité, le compagnon, lui, n'a pas le choix. Il lui faut d'emblée accepter les règles du jeu, sinon dehors. Dehors, c'est certes la liberté. Mais c'est surtout l'anonymat, l'insécurité, l'épuisement, la galère. La mort. La rue ne constitue en aucun cas une alternative. Il est donc cynique d'affirmer que chacun est “libre de partir quand bon lui semble”. Les rigueurs du règlement constituent bel et bien une forme de domination et d'aliénation. Bien sûr il n'y a pas de contrainte physique, mais comment surmonter l'angoisse de ce “dehors” face auquel il n'est offert aucun moyen de s'armer?

Il y a ceux qu'on aime...

La meute de chiens accueille chaque matin avec délices le trop-plein de tendresse des hommes sur les genoux desquels elle vient se blottir pour prolonger la nuit. Les gars s'aboient dessus, mais prodiguent mille attentions et mots doux à leurs fidèles compagnons. La seule carte qu'envoie Looping pendant son voyage au Maroc est destinée à Bouboul, objet de toute son affection depuis qu'un plaisantin a asphyxié ses cochons d'Inde en traversant le réfectoire à mobylette.

La première bouchée du repas revient toujours à la bête. Chacune a son maître, chargé de la soigner et de la nourrir. Tous les chiens sont d'un blanc immaculé, sauf Rocky, petite créature noirâtre et craintive. C'est Routier qui est chargé de s'en occuper, "parce qu'ils sont tous les deux aussi crados".



Bouboul, le raide la meute



Rocky l'ami des bêtes



Chiens au pied, cendars à pied...

Bouc-émissaire accusé de toutes les crottes et morpions de la création, Rocky s'épuise à poursuivre à longueur de journées les balles que les Compagnons s'amuse à lui lancer, quand ils ne brossent pas à grands coups de savates son pelage gras et emmêlé. Jusqu'au jour où sa monomanie envers les objets ronds et en mouvement pousse le clébard sous les roues du 4X4. Pattes arrières broyées, la pauvre bestiole pousse des gémissements déchirants de nouveau-né. Pas le temps de relancer le douloureux débat sur l'euthanasie, Jean-Jacques va chercher sa carabine et fait résonner un "c'est la vie" plus percutant que la détonation.



...et ceux qu'on mange

Lundi 3 mai



À huit heures. Dans le réfectoire assoupi, trois compagnons s'absorbent dans leur café. Les levers vont se succéder selon un ordre immuable. Réglées à la minute par des années d'un travail ouvrier nécessitant de devancer la course du soleil, les horloges biologiques de chacun orchestrent le défilé. Jean-Marc, ancien charcutier, est toujours le premier debout. Claude ironise en me voyant si matinal : "T'as l'air dans le pâté!" Insomniaque notoire, je ne consens d'ordinaire à me lever que lorsque les effluves de diesel du camion en préchauffage au pied de ma porte ont rendu l'atmosphère de la chambre irrespirable.

Mais ce matin une tradition locale attise trop ma curiosité de jeune citadin. La Fouine attend le boucher, Mr Joël Hervé, qui depuis dix ans vient s'occuper des cochons de la ferme. À raison de cinq bêtes deux fois par an, ils célèbrent aujourd'hui leur centième sacrifice. Ils ne sont plus qu'une poignée d'artisans dans la région à encore tuer chez les particuliers, les récentes normes sanitaires européennes imposant le recours à l'abattoir dès que la consommation sort du cadre privé. Et puisque tout le monde dit que "les Compagnons sont une vraie famille", ça mérite bien une petite entorse au règlement. Le jour se lève, la 4L pointe enfin le bout de ses phares.

Tandis qu'ils enfilent bottes et cirés, les deux complices se remémorent leurs premières années de collaboration, quand ils devaient faire leur office dans la boue. La cérémonie se déroule désormais dans une petite pièce carrée et obscure, attenante à la porcherie. Avec solennité, Joël extirpe de son imposante boîte à malices l'arme du crime, enveloppée comme il se doit d'un chiffon immaculé. Lourde poignée en métal évoquant tout à fait le sabre laser d'un chevalier jedi : le matorador ! On entre, que la force soit avec lui...

Il dérape, se débat et se vautre pitoyablement dans un crescendo de beuglements. Comme pour lui fermer les yeux, la paume du boucher flatte le front de la bête, attendant qu'elle se résigne. Le matorador est apposé avec soin entre les deux yeux. Silence de mort avant la détonation. 150 kilos de lard s'effondrent agités de spasmes. Pesant de tout son corps pour maîtriser les sabots qui martèlent les parpaings dans un dernier soubresaut de révolte, Joël enfonce la lame loin dans la gorge. De sa main libre, il crée un tourbillon dans le seau afin d'empêcher le sang de coaguler. La bête continue à s'agiter bien que la source épaisse et chaude ne se soit déjà tarie. Le nectar pourpre imbibe la paille, les cris de détresse saturent l'espace. Les autres viennent de comprendre.

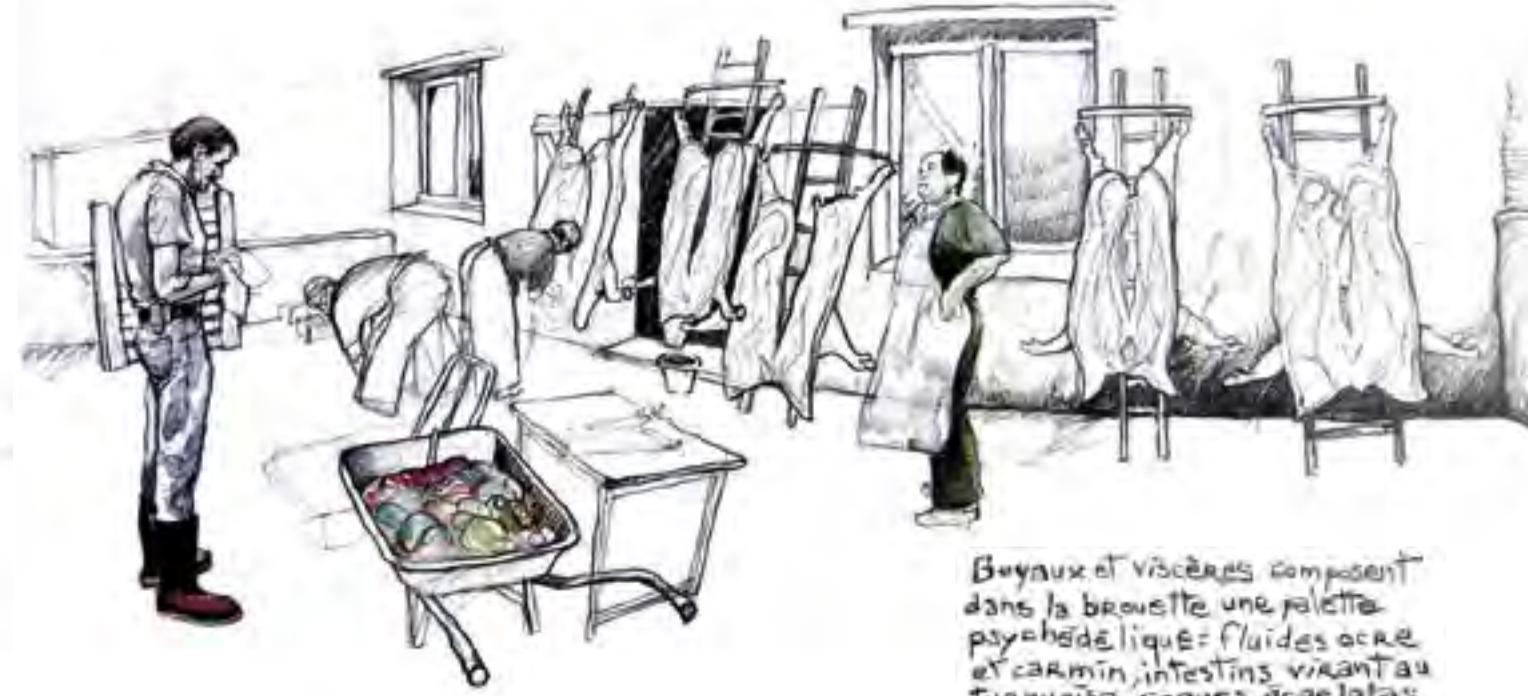
Insoucians, les bestiaux ne songent pas à broncher avant que l'un d'eux ne soit isolé puis ligoté par les pattes arrières.



Le dernier condamné
à soudain un éclair de génie:
il va discrètement s'enterrer
derrière les cadavres de ses
congénères pour faire le mort.
Je dessine son regard implorant.
Peut-être pleure-t-il vraiment.
Mais on ne la fait pas à La Fouine,
qui vient le débusquer et lui couvre
la tête d'un seau. Terrorisée par
l'obscurité, la bête s'en fuit à reculons,
inconsciente de s'acheminer vers son destin... Vandouille!!



22 KODAK KODITRY
23 KODAK KODITRY



Boyaux et viscères composent dans la brochette une palette psychédélique: fluides ocres et carmin, intestins vivants au turquoise, coeurs écarlates. C'est beau! Mais... ça se mange ??



ang en crue. Les prétendants boudins sont alignés pour être passés au chalumeau et au karsher (l'opération s'effectuait autrefois au moyen d'une simple brosse). La Fouine pousse le raffinement jusqu'à leur récurer les oreilles. Les masses sont ensuite hissées à la verticale, le couteau court sur la chair, qui s'ouvre comme une fleur en un vibrant hommage au grand Bacon.



Samedi 19 juin



remier jour de l'été, dernière vente de l'année. On m'a embauché pour l'occasion comme caissier à la "petite vaisselle". Je renonce rapidement à lutter contre l'avancée des dunes : les nuages de sable et de poussière soulevés à chaque coup de balai se redéposent aussitôt sur les étagères encombrées. Routier prend son poste à mes côtés pour "surveiller les chipeuses". J'essaie d'engager la conversation : "T'as dû en manger des kilomètres... ça te manque pas trop, le voyage?" Il reste interdit, comme si je venais de lui parler en wolof. Soudain, comprenant ma méprise, il éclate de rire : "Tu sais, Routier, c'est mon vrai nom!"



péré sans succès, Routier se plaint de ses douleurs à la jambe. En plus il déteste la chaleur, et le soleil commence à taper sec sur le bloc de béton. Ancien frigoriste d'entretien, il était chargé de contrôler un liquide s'évaporant à partir de -20°C . Il est fier de se souvenir du nom, malgré des neurones capricieuses. "Monochloro-difluorométhane". Il raconte qu'un jour il a été obligé de serrer la vanne alors que le liquide fuyait : se serait la cause de son handicap. Les Compagnons mettent en cause quant à eux un liquide avec quelques degrés de plus. Les grilles ouvrent enfin. Les hommes bifurquent vers les outils, les dames s'engouffrent dans notre petit royaume du bibelot. Jamais je n'aurais soupçonné qu'il puisse exister tant de bidules à collectionner : sous-verres, théières, coquetiers peints, boîtes à biscuits... Grands seigneurs, quelques clients ne prennent pas la peine de marchander, mais d'autres tiennent à tout prix à obtenir un rabais, ne serait-ce que pour rapeller qu'ils ne sont pas dans un vrai magasin, et que les compagnons ne sont pas de vrais vendeurs. Ils savent surtout que la communauté tient à écouler sa marchandise avant les congés annuels, qui verront la moitié des stocks partir à la benne.



Daniel a retourné ses marches mais là il boisse les bras



Dimanche 20 juin



ini le recyclage, aujourd'hui ce sont les hommes qui récupèrent. Ne m'étant toujours pas habitué aux horaires matinaux, je compte bien en profiter. Mais une poignée de voix semble ne pas l'entendre de cette oreille, chants de griots que ne parvient pas à filtrer le store de ma fenêtre. Ils finissent par se fondre en un grand éclat de rire. Résigné, j'ouvre les yeux sur cette chambre des invités que j'occupe depuis maintenant quinze mois. La plus vaste, avec son lit deux places, dont le sommier branlant est soutenu par un parpaing, son armoire Louis-dieu-sait-combien et ses tableaux-puzzles, qui offrent une ballade pour pas

cher depuis les sommets enneigés des Alpes jusqu'à un petit lac fujicoloré, en passant par le sous-bois infesté de biches. Seule chambre de la ferme munie d'une fenêtre ouvrant sur la basse-cour (de solides barreaux scelleront cette unique ouverture vers l'escapade peu après mon départ). C'est sur son rebord que se réunit régulièrement en assemblée plénière le collectif des sans-papiers de la communauté. Trois Africains et un Russe qui débattent avec animation en faisant tourner le portable de Raymond, qui possède "le forfait soir et week-end" afin d'appeler le pays. C'est semble-t-il de cette fenêtre que l'on capte le mieux.



Chaque soir, Boule prend place sur mon lit avec solennité pour juger des croquis du jour. Regard intransigent du petit homme : s'il ne reconnaît pas quelqu'un, c'est qu'il faut recommencer.



Les téléphones portables sont devenus monnaie courante dans les communautés. Même La Fouine en possède un, malgré les railleries de quelques fâcheux qui prétendent que "s'il ne lui sert qu'à appeler les cochons". Certains ne quittent jamais l'oreillette de leur "kit mains-libres", dernier cordon les rattachant à l'espoir d'un improbable signal venu de l'extérieur.



Les gamins de la famille de Jean Jacques ont tenu dans la cour de la ferme un tournoi de jeu idéal. La jousaille fait rage entre "le 101" et le "gang des violeurs".





La Caravane de Didier se fait une beauté en attendant l'été



Le dimanche, quelques compagnons s'activent autour des épaves parkées derrière le puitsiller, dans l'espoir de pouvoir repartir avec l'une d'entre elles... bon courage!



Les anciens nettoient comme chaque week-end leur chambre de fond en comble, se distinguant des "crados" qu'ils fustigent abondamment. Akwasi veille au respect de la douche quotidienne, et à la propreté des vêtements, particulièrement les jours de vente. Une bénévole a récemment suggéré à la présidente que Jean-Jacques coupe sa longue tignasse, "pour l'hygiène". Le Grand Blond a fini par promettre d'aller chez le coiffeur. Il en est revenu la crinière intacte, mais son yorkshire nain fraîchement toiletté. Une manière humoristique de retourner la violence de ceux qui voudraient produire de la norme en imposant les valeurs dominantes. Le contact avec la souillure peut parfois entraîner une sorte de phobie de la contamination, et conduire à de véritables rites de purification : après une matinée de tri, deux bénévoles se frictionnent frénétiquement les mains en se plaignant du savon qui ne mousse pas, l'une d'elles précisant que de toute façon elle se les relave chaque fois à la javel dès qu'elle arrive chez elle.



CLAUDE profite du ciel bleu pour aller pêcher deux carpes dans l'étang voisin.

Vingt ans que les pauvres bêtes sont mises en liberté... Akwasi a catégoriquement refusé la consommation qui n'a été repêchée dans le puitsiller voisin.

Claude ne comprend rien à cette abstinence obstinée : « Depuis le temps, l'eau a bien eu le temps de se renouveler ! »



La RS de collection "customisée" par Thierry



Le beau lavabo des dames

Faux-départ



Éclus au fond de sa grotte, Papi brique les épaves qui viennent s'échouer devant sa porte, jusqu'à ce qu'elles aient retrouvé les couleurs de la vie. Même s'il se plaît à se donner des allures de grizzli mal léché, les conseils du vieux sage sont appréciés, et son petit réduit ne désemplit pas. Papi Jeannot bavasse sans quitter des yeux l'objet de ses soins. Soudain il s'interrompt pour noter sur un coin du France-Soir les résultats des courses. Et de constater, dépité : "j'aurais joué aujourd'hui, j'aurais gagné".

Pour beaucoup le rêve d'une vie meilleure, d'une vie ailleurs, se trouve circonscrit aux cases des tickets de loto ou de tiercé noircies quotidiennement. Mais comme "ces foutus canassons n'en font qu'à leur tête", Papi préfère miser sur la retraite. Elle, au moins, elle finit toujours par arriver. Et, depuis le temps qu'il en parlait, il a finalement réussi à repartir au Gabon, après sept années de bons et loyaux services aux Compagnons. Il occupait la chambre attenante à la mienne. Voisine d'insomnie, sa radio, qui crachotait les retransmissions sportives à toute heure de la nuit, s'est tue ce matin.

Il a laissé un sacré vide Papi, avec sa gouaille de charcutier des Halles, ses blagues de bistrotier, ses combines d'agent immobilier, son empressement de livreur de Barbès. Il a été tout ça Papi, et sûrement plus encore, à en croire les replis goguenards de sa moustache. et cette poigne de contremaître : "Tout ce bordel dans l'atelier, ça me dézingue plus que le boulot. Moi, je dirigeais 80 mecs sur les chantiers de construction. Mais ils ont remplacé tout le monde par des chaînes de production". Un père prisonnier de guerre, une mère déportée à 17 ans au Stalag, où il naît en 43. Une vie digne de ces romans noirs qu'il dévorait chaque semaine par cartons entiers. Mais Papi, pour des raisons de discrétion compréhensives et certainement salutaires, n'aura droit pour tout hommage qu'à huit lignes au chapitre "événements douloureux" dans le compte rendu 2004 de l'Assemblée Générale de l'association. Il avait pris un billet aller-retour, "parce que c'était moins cher", peut-être aussi par intuition : quatre mois plus tard, Papi retrouve sa chambre et son atelier. Personne n'avait osé y toucher, s'y installer... comme si l'on savait qu'il reviendrait.



Dernier voyage



Sylvain s'occupait à plein temps de l'entretien de la ferme. Il était le gardien des clés des camions et des chambres. Durant quinze jours et en dépit de sa maladie, il s'est consacré à repeindre les parterres du bric en blanc, façon légion étrangère. Heures interminables, à genou sur son vieux tapis, un vrai calvaire. Un coup d'oeil global sur le kilomètre de bordure aurait découragé le plus volontaire des ouvriers, mais Sylvain avait l'habitude de ne pas lever le nez du

centimètre du moment. "C'est de l'autre côté la Mecque!" Chaque jour la même vanne, chaque fois le même éclat de rire de Sylvain. Tout le monde l'appelait "Simplet", à cause du bonnet et de cette façon de s'esclaffer à tout bout de champ. Il était entré aux Compagnons en 1996. Le jour de son enterrement en l'église de Mainvilliers, ses 17 frères et soeurs découvrirent avec stupéfaction cette deuxième famille, qui s'était relayée tous les deux jours pour lui rendre visite à l'hôpital de Dreux.



Ils sont tout de même quelques-uns à être parvenus à prendre le large. "Valseuse" a trouvé un appartement et un boulot de soudeur dans une ville voisine. Zaza et Michel ont quitté la ferme le premier soir des vacances dans la voiture qu'ils sont parvenus à retaper : trois coups de klaxon et puis s'en vont. Toujours pas de papiers, mais on sait qu'ils se débrouilleront. Hamid, après avoir été veilleur de nuit à mi-temps dans plusieurs hôtels de Chartres, et hébergé un temps chez Pierre Maghin, est en recherche de formation. En attendant, il repasse par la douloureuse case "foyer d'urgence".

Raymond, qui a enfin obtenu ses papiers, travaille à Orléans comme couturier dans une fabrique de chaussures de luxe. Reconnaisants, Hamid et Raymond reviennent le week-end donner un coup de main pour les ventes. La plupart de ces émancipations ont été rendues possibles grâce aux relations des dirigeants et des amis de la communauté. L'accompagnement promis aboutit pour eux aux premiers pas vers l'insertion, la communauté prouvant qu'elle ne se contente pas toujours de maintenir des hommes dans un "ghetto de pauvres" sécurisant, mais qu'elle peut aussi contribuer à ouvrir des portes.



ceux qui restent, l'association offrira toujours la chaleur d'une vie en commun, l'apprentissage du respect et du partage au sein d'un groupe hétéroclite, mais finalement solidaire. Les Compagnons ne prétendent pas sauver des vies, juste partager un bout d'une route semée d'embûches. Encore faut-il ne pas chercher à prolonger ce chemin de croix, qui maintient des hommes dans un statut d'enfants, de victimes. Le benjamin des chefs d'atelier a confié, le jour de ses 40 ans, qu'on lui avait demandé de "rester encore un peu". C'est vrai que son départ risque de destabiliser un temps la communauté.

Le cercle protecteur exerce alors une inquiétante force centripète, et le compagnonnage résonne comme une condamnation à perpétuité. Peut-être est-ce ce qui les a fait fuir. Alain, Anthony, Cédric, Daniel, Didier, Michel, Patrick, Pierre, Thierry, Youni et les autres... Virés, ou jamais revenus de week-end, ils auront tracé la route jusqu'à la communauté ou le foyer le plus proche. Si la rue ne les a pas retenus à elle. Qu'auront-ils tirés de leur passage? Pas plus d'acquis professionnels que d'argent : le pécule du Compagnon s'élève à 50 euros par semaine (soit un tiers du seuil de pauvreté), et part souvent pour moitié en fumée dans les clopes.



Vendredi 9 juillet



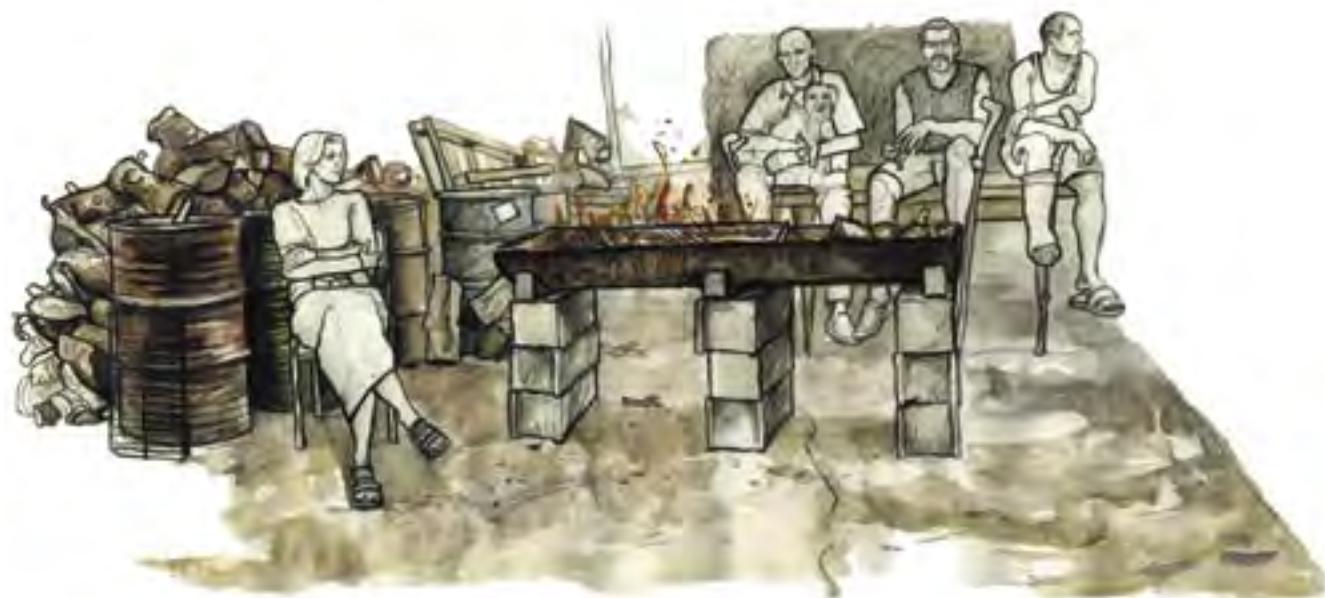
ientôt les adieux, et les questions qui me taraudaient à mon arrivée n'ont pas toutes trouvé réponse. Pourquoi, au nom du devoir de justice et d'équité, renvoyer à la rue, sans autre forme de procès, les plus réfractaires à l'ordre et la discipline? De quel droit les condamne-t-on à une exclusion de plus? Combien de gamins virés pour un joint, alors que l'on tolère bon gré mal gré la consommation d'alcool des vieux briscards?

Mais il n'y a peut-être pas de réponses. Juste des décisions prises au jour le jour, dans le doute, l'angoisse parfois. Des erreurs, des injustices certainement. On punit, on protège, on pardonne. On compose. Mais où donc peut bien se cacher ce fameux "esprit de famille", lorsque les affaires personnelles d'un compagnon hospitalisé sont vidées sans ménagement dans le camion-benne? Lorsque les appareils électroménagers, mis en dépôt par un autre compagnon en vue de son emménagement prochain dans un appartement, sont mis en vente par ses anciens camarades, pour le punir de s'en sortir? Peut-être est-ce dans les moments de crise que cet esprit se manifeste? La nuit particulièrement, lorsque les démons du passé font se relever et se retrouver autour d'un café deux âmes torturées, afin qu'elles se confient leurs erreurs, se chuchotent leurs peurs et s'inventent un futur dans le silence du réfectoire. Lorsqu'un ancien rassure un nouveau et le prend sous son aile. Lorsque, comme pour Sylvain, il faut accompagner un membre du groupe dans le douloureux chemin vers sa dernière demeure.

Aux Compagnons, on n'aime pas trop les chiffres. Il faut bien malgré tout établir des bilans, lorsque la préfecture demande chaque année le "taux de rentabilité" de la communauté. Autrement dit le pourcentage de personnes réinsérées.

Près d'un millier d'hommes ont été accueilli en un quart de siècle. S'ils n'ont pas tous adopté le mode de vie du citoyen moyen, du moins le temps d'un séjour auront-ils retrouvé une dignité, jusque là bafouée à force de coups sur la gueule, de conneries agies ou subies. Parfois agacée par les raideurs administratives, la "patronne" n'hésite pas à bousculer les officiels en agitant le spectre du trouble à l'ordre public : "je vais leur laisser les vingt gars devant l'hôtel de ville, et on verra comment ils se débrouilleront". La partie est souvent serrée, la survie de la communauté demeurant entièrement tributaire du don des autres, donc des relations qu'elle est parvenue à établir avec son environnement : organismes d'Etat, entreprises, particuliers. L'exclusion, symptôme du corps d'une société malade, ne peut se traiter isolément.

La gêne confuse qui me hantait, liée à cette idée de charité induite par le principe même d'hospitalité, s'est maintenant dissipée. Partageant une dernière fois leur table, digne des plus fastueux festins gaulois, je réalise combien est précieux cet "être ensemble" si périlleux, si fragile. Les merguez ont encore une fois frôlées la carbonisation, mais ce soir personne n'a le coeur à la querelle. Demain, c'est la quille. Le repas s'achève comme il se doit avec le traditionnel "lancer de yaourts". L'entraînement a porté ses fruits, je réceptionne le mien sans qu'il n'éclate. Ceux qui sont encore là ne partiront pas des vacances. Ils se sont fait une raison, et depuis longtemps ne croient plus aux miracles. Pourtant, fort à parier que les autres voient déjà l'eau se changer en vin... En guise de spectacle de fin d'année, un Compagnon parodie "La Comtesse", dans son sempiternel sermon les exhortant à "bien faire attention, car la vie dehors est chère". Peut-être, mais ils savent aussi que cette vie-là, "la vie dehors", n'a pas de prix.



Calcul des plaques rectangulaires
minces appuyées à leur pourtour



Post-scriptum

Samedi 21 août 2004



ainte-Geneviève-des-Bois, banlieue parisienne.

Voilà bientôt deux mois que j'ai quitté les Compagnons. Ils feront leur rentrée dans quelques jours. La réadaptation à la vie "normale" est laborieuse, suffisamment douloureuse pour permettre de prendre conscience du pernicieux confort de cette vie intracommunautaire, où le moindre besoin des bénéficiaires se trouve pris en charge. Horaires réglés, missions routinières, repas préparés. Nicole comparait souvent les pauvres à des enfants. Je retrouve avec embarras les devoirs quotidiens de l'adulte : gérer son budget, ses papiers, son emploi du temps.

Je réalise aussi combien peut paraître insurmontable la rupture avec cette microsociété, ces jours qui se ressemblent, cette tranquillité de surface, malgré les heurts et les coups de sang. Il suffit de trouver son rythme de croisière, et vogue la galère : le temps s'efface et on s'absente dans des gestes répétés à l'infini.

Ce matin, c'est l'appartement de ma grand-mère que je viens vider. Internée depuis plusieurs mois dans un hospice, on sait depuis longtemps qu'elle ne reviendra plus. Rien n'a bougé depuis son départ. Pas même l'odeur, si proche de celle de tous ces appartements vidés dans l'année. Une odeur du passé, savant mélange d'eaux de cologne et de mélisse, de crème nivéa et de naphthaline. Parfum suffisamment puissant pour brouiller les pistes et gagner quelques jours de répit dans la course contre le temps.

Appliquant les techniques apprises au cours de mon compagnonnage, je commence par mettre les objets fragiles en sûreté. Je gagne du temps pour l'emballage de la vaisselle, elle avait la manie d'enrubanner toutes ses affaires de multiples couches de journaux et de sacs plastiques. Reste à s'ateler au gros-oeuvre : table, buffet, armoire. Les gestes d'Akwasi, de Didier et des autres me reviennent naturellement : maintenir la vitre dans un chiffon tandis que l'on écarte les portes, rassembler les vis dans un sachet que l'on scotche aux pieds du meuble, numéroter les étagères...

En triant son courrier, je tombe sur un tract, égaré au milieu des cartes postales. Une publicité pour les "Compagnons de l'Union". Le nom, le logo, tout me ramène à la famille que je viens de quitter. Pour avoir conservé si précieusement ce bout de papier, ma grand-mère songeait sans doute à faire appel un jour à leurs services. Je souris en imaginant leurs jurons à la vue des quatre étages et du volume du canapé.

Ma caisse est loin de rivaliser avec les camions des Compagnons, cinq cartons suffisent à la remplir. Je fais plusieurs voyages pour les stocker dans le garage de mes parents. Ils y resteront le temps nécessaire, le temps du deuil. Le temps que les souvenirs, en s'effaçant, finissent par prendre trop de place. Alors peut-être ils rejoindront un bric-à-brac voisin, pour entrer dans d'autres vies, construire d'autres mémoires. L'appartement est enfin vide. Les Compagnons auraient certainement plié l'affaire en trois heures, cela m'a pris deux jours. Mais désormais rien ne presse. C'était ma dernière ramasse.

LES COMPAGNONS DE L'UNION

PERMANENCE TELEPHONIQUE : LE LUNDI

de 14 heures à 17 heures

Tél. : 48 32 57 65

Madame, Monsieur,

Nous ramassons tous vêtements hommes, femmes, enfants, livres et objets divers dont vous n'avez plus l'utilité et dont vous désirez vous débarrasser.

Membres sur rendez-vous

À L'EXCLUSION DE TOUTE SOMME D'ARGENT

Nous passerons MARDI dans l'après-midi.

Pour nous permettre de vous contacter, veuillez fixer cet avis à votre porte ou boîte à lettre.

En cas d'absence, vous pouvez déposer vos paquets devant votre porte en joignant cet avis.

Il est rappelé à l'attention des donateurs que seule la personne titulaire de la carte est habilitée à ramasser.

En cas d'urgence veuillez déposer
vos paquets dans le hall d'entrée.
Merci.



